



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



S triste que soit l'événement, si profond que soit notre regret, nous ne saurions nous défendre d'une légitime fierté en face des démonstrations non équivoques de sympathies, à l'adresse de notre pays, faites sur la tombe de notre regretté compatriote, M. Raymond Préfontaine, par deux grandes nations alliées, qui ont eu à cœur d'honorer en cette circonstance le canadien, en même temps que l'homme d'Etat.

M. Préfontaine aimait la paix. Défenseur dévoué des lois et de la constitution de son pays, il fut toujours fidèle au souvenir de son ancienne mère-patrie et il a toujours prêché l'union et la concorde entre les deux grandes races qui habitent le Canada. Sa mort est donc en harmonie avec le but de toute sa vie et sa destinée a permis que sa disparition servît à resserrer ces liens si forts, qui unissent aujourd'hui la France et l'Angleterre. N'y a-t-il pas là un spectacle consolant et reconfortant que de voir ce beau croiseur représentant la puissance de l'Empire, le "Dominion", allant recevoir des mains de la France, pour la ramener au pays, la dépouille mortelle de cet enfant du Canada, que la mort impitoyable a frappé loin des siens? Un si grand honneur fait à la mémoire de notre compatriote, en même temps qu'il est une consolation pour la famille et pour les amis du regretté disparu, est un hommage rendu au Canada-français et un éloquent tribut d'amitié de la part de nos deux mères-patries.

* * *

Le pape Gapon vient de rentrer en Russie.

Nous ignorons l'accueil qui lui sera fait, mais il est certain que le gouvernement qui l'a déjà fait traquer comme une bête fauve, sans jamais pouvoir l'atteindre, ne lui fera pas, cette fois, trop de misère. On sait que le pape Gapon a été le principal instigateur du mouvement populaire de Saint-Petersbourg, qui



Le pape GAPON, qui vient de rentrer en Russie

aboutit le 22 janvier à la fusillade du Palais d'Hiver et aux massacres qui suivirent. Gapon fut blessé d'un coup de feu et tomba, avec des milliers d'autres, dont les cadavres couvrirent la place de la Porte Vorna. Il ne fut pas reconnu et échappa grâce au dévouement de ses amis, qui facilitèrent sa fuite. A partir de ce moment le chef erra en Europe, suivant de loin le mouvement de l'insurrection qu'il avait allumée au cœur même de sa patrie. Une fois il rentra clandestinement en Russie; c'était au mois d'octobre dernier. Mais il dut bientôt retraiter. Plusieurs fois il faillit tomber aux mains de ceux qui le cherchaient et ne réussit qu'avec peine à franchir de nouveau la frontière. Depuis lors l'on n'entendit plus parler de ce mystérieux personnage, que pour constater qu'il était sorti de la circulation. On le disait en France, en Allemagne, en Autriche, partout, mais on ne le voyait nulle part. Pendant ce temps l'insurrection de St Petersbourg s'était dégénérée en révolution et l'empire était en flammes. La victoire de Gapon était donc complète et à distance il avait su, à son gré, alimenter le feu de sédition qui se propageait aujourd'hui avec une telle fureur, que l'univers en était stupéfié. Il fallait donc s'attendre à le voir paraître et encourager du geste et de la voix ses partisans vainqueurs. Il parut en effet, mais il se posa en médiateur non en triomphateur. C'est de Paris, où il était allé chercher un asile, qu'il a donné au monde de ses nouvelles.

Le pape a semblé bien employer son temps d'exil dans la capitale française, cherchant sans doute à ne pas trop se souvenir des malheurs de sa patrie. Ayant quitté la soutane pour le complet à la mode le pape Gapon devint vite un habitué du boulevard et alla passer ses dimanches et ses lundis à Monte-Carlo, en parisien accompli. Mais voilà que, inquiet de la tournure qu'ont prise les événements en

Russie, le chef révolutionnaire songe à rentrer dans sa patrie et se mettre définitivement à la tête de ses fidèles disciples, afin de les détourner, si possible, des excès auxquels le manque de direction les a conduits.

Il est possible en effet que le gouvernement trouve à la fin en lui un précieux auxiliaire dans sa lutte contre la révolution intérieure. Espérons-le.

* * *

Parmi les comédies diplomatiques qui se jouent sur la scène américaine, celle qui vient d'avoir pour théâtre la petite république dominicaine mérite qu'on s'y arrête un instant.

Le gouvernement des Etats-Unis, dont la consigne est de faire bonne garde autour des petites républiques, qui vivent un peu partout aux côtés de la grande république, travaillait depuis longtemps à négocier un traité politique et commercial avec Saint-Domingue. Les choses n'allaient pas toutes seules. La révolution régnait dans l'île Haiti et les communications étaient des plus difficiles avec la capitale.

Enfin le traité fut terminé à Washington et il ne s'agissait plus que de le faire signer par les parties intéressées. Mais attendez: ce n'était pas si facile que cela?

Quand les représentants du gouvernement américain se présentèrent à Saint-Domingue pour soumettre le traité au président Moralès, celui-ci était absent, parti pour des lieux inconnus et un gouvernement rival était en possession de la capitale. Où était le président? Les uns disaient qu'il était en prison, d'autres affirmaient qu'il était mort. On apprit enfin que Moralès avait pris la fuite et qu'il était allé se mettre à la tête des rebelles, qui s'étaient établis dans les montagnes.

Voici, en effet, ce qui s'était passé.

Le gouvernement ayant déposé le gouverneur Perez, celui-ci lève l'étendard de la révolte et part en guerre contre le gouvernement. La lutte est chaude. Serré de près, le président Moralès quitte son poste, et, désireux de se payer une petite distraction, organise pour son compte une contre-révolution. Et voilà que la police du gouvernement se met à la poursuite du président pour le rattraper et le forcer de venir se mettre à la tête des troupes pour combattre les rebelles. Entre temps on apprend que Moralès est blessé et que les insurgés sont vainqueurs. Ceci naturellement ne fait nullement l'affaire du gouvernement de Washington, qui menace de déchirer le traité et de débarquer des troupes dans l'île, si le gouvernement Moralès ne peut réussir à maintenir son autorité.

Admirez le joli méli-mélo!

Il ne manque vraiment qu'un comédien allemand et une bande de choristes pour faire de cette comédie un opéra-bouffe.

Si jamais le traité est conclu entre Saint-Domingue et Washington, le gouvernement américain ferait bien d'y intercaler une clause spéciale, à l'effet d'indiquer un endroit particulier où devra siéger le gouvernement dominicain, afin qu'il puisse le trouver quand il aura besoin de communiquer avec lui.

* * *

Comme si la Fortune tenait à prouver qu'elle est enfin débarrassée de la vilaine infirmité, qui lui a fait jusqu'ici si maladroitement distribuer ses caresses ou ses coups, voici qu'elle vient, pour la deuxième fois en très peu de temps, de faire une remarquable action d'éclat: elle a vu clair!

Le premier million de la Loterie de la Presse de Paris est allé trouver, comme l'on sait, la cantinière chez elle, à son comptoir; le deuxième a fait mieux. Il est allé chercher ses "victimes" dans la plus petite maison de la plus étroite ruelle d'un des faubourgs de Lille en France. Les heureux gagnants du gros lot — nous donnons leurs portraits au chapitre des échos — sont ou plutôt étaient de très pauvres gens, mais de vraiment braves gens, très travailleurs et très économes. Un jour la femme Gelper, la blanchisseuse, offre à son frère George Messing d'acheter en cachette un billet à la fameuse loterie de la Presse, dont tout le

monde parlait à Lille. Chacun met dans l'affaire dix francs, péniblement économisés. Le No 9606 de la 36e série leur échoit et ils s'empressent de le cacher. La roue tourne, emportant dans sa lente et implacable révolution bien des espérances, bien des chimères, bien des illusions!

Le No 9606 est sorti!

Quelle chance! La femme Gelper ne regrette plus son extravagance et elle ne craint pas d'en faire l'aveu à son mari, car celui-ci ignorait le complot.

Un million!

A la nouvelle de leur fortune inespérée les époux Gelper et le beau-frère Messing décident spontanément d'en affecter une large part à leurs parents moins favorisés du sort, si bien que ce second million, loin de ne profiter qu'à un seul, va faire le bonheur d'une famille nombreuse; il ne pouvait mieux tomber! Mais, hélas, ces choses là ne se passent qu'en France...

* * *

Henry Sienkiewicz aura été immortalisé de son vivant, et jamais homme ne fut plus acclamé, plus honoré et magnifié que le romancier de "Quo Vadis".

La force de Sienkiewicz c'est d'avoir ressuscité le glorieux passé de la Pologne et d'avoir montré au monde qu'il y a encore une littérature, une parole, une poésie et une langue polonaise.

Parlant de lui, un grand écrivain français a dit: "Il riposte à la conquête, par l'évocation du passé éblouissant. Il montre aux Polonais, à qui la Prusse défend de parler le langage qu'on parlait leurs pères, que ces pères ont été grands. Parisiens, nous avons surtout goûté, dans le romancier polonais, les tableaux de l'antique Rome, les lettres délicieuses de Pétrone et la mort exquise du sceptique. Les Polonais, c'est l'âme même de la Pologne qu'ils respirent dans la triologie de Sienkiewicz: "Par le feu et par le glaive"; le "Déluge" et "Pan Wladzowski", où les cosaques Zoporogues, les Turcs et les Suédois, passent tour à tour dans des chevauchées formidables, avec les éclairs des sabres de Sobieski, grand maréchal de Pologne, chargeant l'étranger au cri de "Jésus-Marie".

* * *

Il y a au moins un juge aux Etats-Unis, qui sait qu'il y a des limites à ses pouvoirs. Ce nouveau Salomon s'appelle Stevenson, et il administre la justice à Jersey City.

L'autre jour un nommé Abbott, un ministre protestant, âgé de 67 ans, se présenta devant lui et demanda un bref d'injonction contre sa femme. Il appert que la digne moitié du révérend s'est un beau matin présentée au bureau de son mari et que là et alors, avec force lamentations et injures, devant un grand nombre de personnes, elle demanda de l'argent. Abbott refusa. Ce que voyant la dame du révérend se livra à des excès de paroles (shooking), accablant d'imprécations son époux que scandalisait cette conduite inconvenante. Sur l'heure le révérend décida d'en appeler à la justice de son pays, déclarant que c'était son droit inaliénable, comme chef de la famille, de vaquer à ses affaires sans être molesté, ni ennuyé par les doléances de sa moitié.

"C'est vrai", dit l'avocat de la dame, "mais depuis le temps que les hommes ont fait pour eux les lois, aucun n'a pu encore en trouver une pour mettre un frein à la langue d'une femme..."

"Très bien", s'exclama le juge que la nature de la cause commençait à embarrasser et qui était heureux de trouver une tangente: "Très bien, je renvoie l'action!"

Salomon n'eut certes pas trouvé mieux!

A. BEAUCHAMP.